

DE LA JOIE ERRANTE

Faibles m'envahissaient ses gestes
l'invitation d'esclave usé
par sa demeure haute et vide
aux parquets chauds aux murs boisés
où s'ouvraient des portes dérobées
vers d'autres intérieurs de flamme

* * *

Et mes sens interrogeaient l'abîme
épuisé des désirs malmenés
par les chemins d'angoisse et de brumes
son corps destin tigré des solitudes
vulnérable à ces hommes assoiffés
son corps parlait une autre langue
et je m'en retirais obscur
vivant la perte et la grâce
dans le combat des nuits cendrées

* * *

Tels ces adieux aux hauts plateaux
au crépuscule du rocher
où s'étaient vécus tant de rêves
par les longues soirées d'été

* * *

Maintenant que vivait la flamme
des hauteurs abandonnées
la pluie recouvrait nos âmes
lassées de ces jeux soumis

* * *

Ton regard créait les années de vent à la source
acceptait les errances leurs danses insensées
dans le ravin des brumes où dormait le malheur
les oiseaux frôlaient le soir sauvage
nous laissant seuls démunis

* * *

La nuit se vivait en partance
sous l'émail des vents étoilés
dans notre chair sourdait cette aventure
à vivre sur des monts escarpés

* * *

La confiance marchait sur les cimes
frôlait l'hiver ses neiges éblouies
retournait sur les chemins constants
à l'affût des regards pacifiés

* * *

L'air vibrait dans la transparence
des cœurs voilés à la tourmente
les vents prolongeaient les distances
apaisant les horizons inquiets

* * *

Au dessus de la ville ces collines de pins
ces champs bordés de pierre
où tu cherchais l'issue des cercles hallucinés
se couvraient au couchant de douceur
laissant tes pas dans l'abandon du soir

* * *

Ainsi faibles étaient nos voix
tels le chant des oiseaux dans le chaos des roses
qui flottaient dans le ciel froid

* * *

Faible était la mesure
de nos visions d'un jour partagé
entre la présence attentive
la douceur de ces yeux étonnés

* * *

Ce vertige recréait la grâce
dans les flancs meurtris de la nuit
qu'on avait posé sur tes yeux

* * *

En cette longue nuit d'errance
tu cherchais tes pas tâtonnant
tel un enfant dans la neige
traversant un hiver très lointain

* * *

Et les vents de la pleine lune
réveillaient les musiques anciennes
en nos yeux étonnées par le froid
le firmament ses hauteurs bleues

* * *

Calme j'écoutais ta voix
où sonnait l'éclair du refuge
en ces vagues pourpres et lentes
qui pulsaient le désarroi des sens

* * *

La nuit tissait ses larmes
dans le silence de nos mains nues
tu riais des voix égarées
sous le ciel nuageux de nos rêves

* * *

Et l'éclat de ces voix brisées
poursuivait ces parcours d'hiver
l'horizon s'étirait sous la neige
le vent fouettait nos sanglots

* * *

Vert respirant cet air des cimes
poursuivies dans la solitude
tu retrouvais les pas perdus
d'ancêtres aux regards inconnus
étranges proches et lointains

* * *

Ces vies que nous voulions sereines
ont lacéré nos corps dans l'ombre
le ruisseau s'ouvrait sous nos rêves
le vent découvrait les nuées
d'une aube mouvante aux regards

* * *

Dans l'infini de la nuit noire
tu retrouvais les corps de ceux
qui hantaient tes journées diaprées
au sud de nos allongements tendres

* * *

Cette ivresse des cimes perdues
rechargeait nos sangs d'allégresse
l'abandon avait semé ses fleurs
sous le vent violent des regards

* * *

D'autres vivaient dans la mémoire
des gestes à l'élan suspendu
longeant des estuaires de boue
que la marrée noyait de ciel

* * *

Nos heures s'étaient sous la grève
le jour pointait ses regards froids
sous le cri des milans austères
les gémissements inconnus
des monts où se cachaient les sources

* * *

Dans la lumière d'or de l'aube
lavée par les vents incessants
tu pleurais la folie des temps
au seuil de nos arrachements clairs

* * *

Les hauts plateaux de nos marches
avaient aiguisé la douceur
au fil de nos pas d'aventure
maintenant le soir s'étirait
te laissant les solitudes courbes

* * *

Les rêves de nos années passées
s'enfuyaient sous les ombres mouvantes
les étoiles gardaient leurs secrets
perdus dans la lenteur de la nuit

* * *

Maintenant que se vivait l'élan
l'errance de nos jours sans retour
mauves sous le vent des astres
la respiration de nos cœurs
vivait au plus près des cascades

* * *

Ainsi les yeux fermés
dans l'étirement des distances
tu revivais le mal à ton corps arraché
noyé dans l'océan de la douleur des êtres
qui vibrait à l'ombre de l'été

* * *

Et par ces nuits de lune de rêves éveillés
dictant leurs stances à tes yeux éblouis
tu savourais les fruits de ce retour
vagues de la joie errante

* * *

Rejoignant lentement ces fêtes au crépuscule
après l'orage qui déchargeait nos sangs
des douleurs assoiffées à l'horizon d'ivoire
calmes si calmes maintenant

* * *

Tels que nos parcours ascendants
vers des bassins de pierre et de sources
qui résonnaient de musique argentée
au cœur de la nuit humide

* * *

Ou ces hommes blanchis aux gestes de corail
rescapés des brûlures de la mémoire
revisitant les lieux du ciel
étonnés d'une douleur lumière

* * *

Et ces eaux blessées où naviguaient les songes
découvraient les regards délavés
en des endroits fugaces et peu sûrs
où naissait le centre des ombres

* * *

Tantôt la perte se nouait
à l'aube autour d'une étoile
et rivait nos âmes à leur vide
au bord d'un gouffre vermeil

* * *

Tantôt les fleurs du temps ressurgissaient
la maison revivait ses soleils
la musique des regards singuliers
l'or des déplacements tendres

* * *

Et d'autres temps d'autres colères
nouaient leur impossibilité
en des étages élevés
des fenêtres désirant des visages
absolus hors de portée des sens

* * *

Cimetière de nos vingt ans
ces allées de saules de roseaux
révélaient des voix des présences cachées
jusqu'à la femme immense en robe de soie
flottant au couchant vent du soir

* * *

Fais toi ravin du monde
de ce monde à la bouche usée
devant la lumière rasante
pourpre du ciel revisité

* * *

Les tailleuses transmettaient leurs chants
qui vibraient contre les parois anciennes
l'homme se reposait du siècle
perdu dans la maison gelée

* * *

Les paupières lourdes de plaintes
le corps lâchant prise au vent
des hauts plateaux qui lacéraient ses rêves
loin dans la nuit

* * *

Et ces sommets gravés par les lumières
découvraient l'horizon à nos pieds
vagues des monts et des nuées
perçant les cris du souvenir

* * *

L'escalier de nos mains tenaces
descendait vers la forêt sans but
la somme de nos années d'errance
investissait le ciel transfiguré
hommes et bêtes incarnaient leurs visages
dans la finitude vécue

* * *

Et la chaleur guidait nos ombres
au-delà des douleurs traversantes
le puits creusait les profondeurs
des corps exaltés de nos danses

* * *

La sève irriguait nos mémoires
nous transportait en ces moments perdus
où s'écrivaient les cartes du destin
au sein de musiques entêtantes

* * *

Dispersées les fleurs de ces temps
reste l'homme entre la nuit et l'aube
le guetteur des parcours animaux
enfourchant seul sa monture
se perdant à l'horizon des monts

* * *

Ou cet autre en sanglots devant le crépuscule
de ce qui faisait chair et sens
guettant les orages de foudre
les combats du ciel sans visage

* * *

Les chants noyés de nos entrailles
ressurgissaient au détour d'une aurore
guidant nos parcours d'amont
entre les roches écrasantes
et le vent des forêts perdues

* * *

Simple le jour s'élevait
au milieu des trajets sonores
les hommes éveillés de leurs rêves
occupaient leurs mains de couleurs
dans les combats qui s'esquissaient

* * *

Parfois les ombres de la nuit
s'insinuaient dans le ciel pâle
revisaient les sources du désir
épanchant la soif des visages

* * *

Tel mirador à son déclin
signalait hautement aux hommes
les feux qu'un autre avait semés
par la sécheresse de l'être

* * *

Leurs flammes glissaient jusqu'à nos songes
ouvraient l'impossible rencontre
entre les regards de nos fois
désormais lacérées de sang

* * *

Le vent réveillait les visages durs
infligeait ses blessures lentes
déplaçait la cathédrale d'ombres
en nos cœurs renaissait la tempête

* * *

C'était temps de violence meurtrie
temps d'ivresse et de foudre déployée
les hommes violaient la nuit
ensevelissaient la douleur
alors que d'autres habitaient ces fêtes
en des jardins hors d'âge de fraîcheur

* * *

La parole sacrée frayait sa voie
d'orages et de vent de lenteurs
par les déchirements d'existence
la poursuite indécise et bleutée
du vrai qui tissait la valeur

* * *

Sous nos paupières se croisaient l'agonie
l'échange de sangs vermeils
la rencontre au midi de l'attente
et l'abandon au vent qui semait le bonheur

* * *

Parfois nous revivions l'épreuve
des démunis face à l'azur
contraints de s'enfermer en des dédales
de savoirs ternes et violents

* * *

La marche retissait ses fils d'ombres
et son regard hanté de cris
se débattait par les hautes marées
entre les rochers noirs de l'âme

* * *

Lors tu poursuivais sa candeur
allongée devant des hôtes étranges
envahissant l'espace délabré
l'élue au toucher de ta peau

* * *

Tu écoutais inquiet le récit de ces flammes
emportées par les peurs tyranniques
semant la destruction sur leur passage
le long de ces vents ivres tournoyant

* * *

Et l'homme ainsi battu par sa violence
se démenait entre des ciels défaits
ébloui par l'éclat d'avions argentés
qui sillonnaient ses rêves et ses peurs

* * *

Allongés sous les vents lunaires
les amants vivaient l'heure du secret
dans la légèreté des nuages

* * *

Ce souffle fécondait la terre
ravivait les liens subjugués
par les images de cendres
le culte des imposteurs usés

* * *

Nous retrouvions alors la gare vide
le train sans wagon déserté
dans la froideur d'un hiver étranger
où tu portais l'enfant en ta demeure

* * *

Ces espaces sourds s'invitaient
au gré des reflets de nos âmes
charriant leurs avalanches obscures
du haut des monts malmenés

* * *

Nous replongions sous ces eaux basses
invités de la foule en des décors hautains
qui poursuivaient leurs songes à la rencontre
de la lune et du soleil voilés

* * *

Dans la pénombre te revisitaient
les visages d'amour
l'une en joie fuyant dans la nuit de grâce
l'autre sombre parcourant le dédale
de l'île aux parfums habités

* * *

Des assemblées s'organisaient
autour de spectacles étranges
lourdement maquillés des danseurs
évoluaient en des bassins mobiles
épousant les formes de la terre

* * *

Le vent cendrait la lumière
des arbres dansant au crépuscule
et des couloirs te conduisaient
vers la demeure sans repères
où tremblait la chair de tes rêves

* * *

Ainsi affamé des aubes et des soirs
guettant les vents du désir
tu quittais celle à qui nul n'échappe
et cheminais par les terres anciennes
la courbe du soleil illuminant la voie

* * *

Les gladiateurs démunis
s'exerçaient au combat dans les flammes
la nuit s'étirait de douleur
tandis qu'on te contait l'histoire
du naufrage de l'homme allongé

* * *

Les escaliers s'ouvraient sur son visage
les yeux fermés devant le firmament
où se revivaient les images
de temps sombres et secrets

* * *

Et tu poursuivais ta marche
en remontant le cours des eaux
qui sculptaient la pierre nue
en vagues à l'assaut du ciel

* * *

Le vertige perdait nos repères
du haut d'ermitages insensés
d'où nos vues transperçaient les eaux
vers des perches nageant lointaines

* * *

Alors retraversant la grotte des années
nous tâtonnions dans la nuit noire
ayant perdu la dernière lueur
nos pas hésitaient dans la crainte
quand soudain une lumière pâle
apparut au bout de la caverne
et nous retournant se fit jour
la lumière que nous avions perdue

* * *

La nuit venue en des haltes étranges
tu te glissais vers des banquets
où s'échangeaient des plats de couleurs
que les convives dégustaient
délicatement de leurs mains

* * *

D'autres se congratulaient
au haut de la tour de fer
et seul tu sentais la femme
te caresser la nuque à la vue du Montfroid
celle la même dont la peau blanche
se délivrait allongée dans la nuit

* * *

Et la lune suivait ton sommeil
allongé en des trains rapides
vers des ports où tu livrais la sève
de tes méditations perdues

* * *

L'herbe grasse poussait sur la tombe
de celle qui t'avait bercé très tôt
tu revoyais le long sillage
du navire où s'arrachait l'amour

* * *

Un air d'enfance résonnait
le matin dans la rue solitaire
et les bateleurs de passage
te saluaient le bras levé

* * *

Lors les coups traversaient la paroi
de l'enfermement cerclé
étonnant ton cœur à distance
malmené par ces appels sans voix

* * *

Et tes bras inventaient l'aventure
loin de la ville endormie
par ces terrasses ouvertes au firmament
ces nacelles creusées de nuit

* * *

Ainsi errant au sein du grand Empire
les sons l'ombre de nos rencontres
flottant à l'image de l'eau
s'évadant par la falaise rouge
nos pas nous conduisaient jusqu'au Long Fleuve
dont les flots déchainés formaient une barrière maintenant

* * *

Quelque chose guidait nos regards
par les étendues dépeuplées
les arbres fouettés sous le vent
le vertige et l'envol de nos peines

* * *

La panthère parfumée s'étirait
sous l'éclat des rivages endormis
nous remontions le fleuve encore
dans la lumière fauve

* * *

Les cloches célébraient l'envol
des nuits enflammées de tendresse
la brume enveloppait les regards
sur les vagues sans fin des lagunes
les sons se chargeaient d'encre
dans le roulement des trains d'amour

* * *

Sous le ciel arraché au mauve
du crépuscule abandonné
des caresses peuplaient tes yeux
miroirs glissant le long du fleuve

* * *

Lors la nuit agitait ses repères
formés au vol d'oiseaux saisis
par ces eaux qui noyaient l'espace
dans la soie des couleurs argentées

* * *

Quand la lune effaçait le firmament d'automne
errant par une voie ancienne
tu croisais deux taureaux géants et attachés
le long d'un cimetière aux arbres émaciés

* * *

Tu comptais les jours de paroles vaines
par les pentes pleurées de la nuit
tu cherchais le livre obscurci
soignant la chair de ta jeunesse
ces mots sous les pins déchirés :
« deviens ce que tu es »

* * *

Et du versant inondé de douleur
perçait une lumière étrange
que tu guettais au milieu des voix
dans les brumes de ton refuge

* * *

La lune illuminait la grand chambre
on y voyait comme en plein jour
tu suivais la femme dehors
vers le vent qui rallumait les braises

* * *

Le train nous conduisait le long des vagues
en cette île où la foule attendait
les voies du crépuscule

* * *

Nos barques s'étiraient par le canal
la première accostant sur un parvis désert
préparait la surprise des enfants
au milieu de rires étonnés

* * *

Dans la ville au bord du ciel
nous dansions devant la mort
et les hommes faibles et debout
respiraient l'air des cendres

* * *

La joie d'un monde perdu
l'aurore à la lumière courbe
réveillaient nos pas vagabonds
l'âtre illuminait nos cœurs
sous les blancheurs de la lune
nous prenions pied dans le vaisseau en feu
et quand son mouvement émancipait l'aurore
au-delà des neufs cieus à nos genoux
seuls les oiseaux savaient l'ampleur de l'air
qui vibrait aux cordes tendues
à la flamme de nos yeux errants
nos yeux croisés dans la pénombre
qui s'aimaient par delà le temps
par les lacs de la nuit de givre
la paix de nos enlacements
